

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Humour, réalisme et tendresse

Les Montréalais d'Andrée Maillet, Montréal, l'Hexagone, 1987, 341p., (Coll. Typo), 9,95\$.

Patrick Imbert

Numéro 48, hiver 1987–1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39188ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Imbert, P. (1987). Compte rendu de [Humour, réalisme et tendresse / *Les Montréalais* d'Andrée Maillet, Montréal, l'Hexagone, 1987, 341p., (Coll. Typo), 9,95\$.] *Lettres québécoises*, (48), 49–50.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



HUMOUR, RÉALISME ET TENDRESSE

Les Montréalais d'Andrée Maillet, Montréal, l'Hexagone, 1987, 341 p., (Coll. Typo), 9,95\$.

Il y a une dizaine d'années, tous les éditeurs (ou presque) affirmaient que, au Québec, les livres de poche n'étaient pas rentables. Il semble qu'avec une certaine perte du marché (les éditeurs québécois ne contrôlent plus que 25% de celui-ci), ils aient changé d'avis. Les collections de poche s'accumulent. C'est pourquoi les Éditions de l'Hexagone publient de nouveaux titres régulièrement. Après Yolande Villemaire, Madeleine Ouellette-Michalska, Roland Giguère (et en espérant qu'un jour on republiera *La Mort exquise* de Claude Mathieu), après le tout dernier, *Au Milieu la montagne* de Roger Viau dont nous affirmons, ici même, il y a un an, dans une relecture, qu'il était impératif de le proposer aux lecteurs, est publié *Les Montréalais* d'Andrée Maillet.

Cette édition est la première, d'ailleurs, qui corresponde aux souhaits de l'auteur. On sait, en effet, qu'Andrée Maillet a publié *Les Montréalais* aux Éditions du Jour en 1962 et *Nouvelles montréalaises*, qui aurait pu faire partie de cet ensemble, chez Beauchemin en 1966. Il est, du reste, intéressant de noter que la couverture de Beauchemin sortait de l'ordinaire et qu'elle se présentait comme une couverture de revue (vol. I, n° 1, janvier 1966) avec un extrait de «L'Écoeurant». Ainsi, la couverture soulignait bien le côté dynamique de cette création qui aurait pu se continuer par un vol. I, n° 2 et ainsi élargir la saga des *Montréalais*. Donc, dans l'édition de poche de l'Hexagone, on a ajouté à ces deux ouvrages, trois autres nouvelles, «Un Noël pour chouchou», (*Le Devoir*,



Andrée Maillet

1964), «Sir Alfred» (*Le Devoir*, 1972) et «Au Concert Royal», inédite depuis 1952.

Les Montréalais nous proposent ainsi une traversée des divers groupes et couches sociales qui forment le portrait bigarré d'une ville qui évolue. Mais ce qui unit tous ces courts textes, c'est un humour particulier à Maillet, cet humour fin, rapide, parfois à peine perceptible, qui confère une atmosphère toute spéciale, celle d'un clin d'oeil provenant d'une pupille directe et souvent veloutée de tendresse, pour toute cette population qui doit faire face à la banalité agressive d'un quotidien lancinant.

C'est bien pourquoi «La Fête» ouvre la série et joue de l'antiphrase vis-à-vis d'une société où la charité une fois l'an remplace les lois sociales qui devraient ouvrir sur un droit: droit à un salaire décent, à des logements convenables, à des relations de travail humaines, à des écoles modernes, etc.:

Each dream, each fantasy, each word to free myself from your words, theirs, enacts a mini-slaughter. In your words, since we argue in your vocabulary, ride your metaphors, in tandem, each word marks out a sacrifice. (Marion Campbell, Lines of Flight, p. 25)

Mes petites pauvres, tous les cadeaux que vous allez recevoir aujourd'hui sont fournis gracieusement par ces demoiselles de notre belle élite bourgeoise qui ne craignent pas, comme bien d'autres, d'aller se salir les mains pour soulager la misère du pauvre monde. (p. 12)

Ainsi, la Révolution tranquille bat son plein quand écrit l'auteure. C'est de ce brassage d'idées, à la fin du duplessisme et un peu après dont nous fait part Maillet avec toutes les hésitations, les peurs, la permanence des traditions que tenteront de balayer des entreprises comme *Parti pris*.

La dialectique du lien social et de sa rupture est ainsi assez délicatement élaborée, par petites touches, par méta-



phores, dans le cadre plus général d'une volonté très forte d'affirmer la francophonie, d'échapper à la domination de l'*establishment* anglophone. De nombreuses réflexions portent sur la langue, la culture, la situation défavorable des francophones dans leur pays. Tout cela a lieu, parfois, à travers des personnages sympathiques mais qui ont une vision limitée de la situation. Ceci les amène à se rassurer dans des attitudes, dans des associations qui réactivent des traditions dépassées. Le problème n'est donc pas attaqué en sa logique, dans la marche victorieuse d'un système politique et économique ouvert de plus en plus aux idées libérales. Dans cet ouvrage, ce qui est évident, c'est qu'il n'est plus temps de se protéger. Il n'est plus temps de dire, comme les prêtres à leurs élèves, qu'ils sont d'une race supérieure (p. 199). Ceci, d'ailleurs, rappelle ce que critiquait Clément Lockquell dans *Les Élus que vous êtes* (voir *Lettres québécoises*, n° 36). Il montrait le côté non seulement xénophobe mais aussi l'aspect «orgueil de classe» de cette attitude. Un personnage a bien compris cette situation dans *Les Montréalais*. C'est un riche anglophone, Sir Alfred, lui aussi faisant partie d'une génération et d'un groupe «choisi»! Il décide de retirer son petit-fils de l'école privée où un brillant Canadien français n'arrive jamais à être premier de sa classe! Il place son petit-fils à l'école publique de Westmount! Le monde change donc quelque peu, les lieux sociaux se transforment, les ruptures idéologiques ont lieu par le fait de la pénétration des idées américaines et du développement de l'économie de marché.

Ce lien social brisé est présenté comme une tragédie pour Monsieur Bélisle dont la tradition lui a appris à reconnaître les bons, les Canadiens français et les méchants, les autres. Or son «ex-futur-gendre», celui qui rompt les fiançailles avec sa fille est lui-même Canadien français: «Encore une fois, c'est un homme du même milieu que lui. Qu'y comprendre? Momentanément désarçonné, Monsieur Bélisle garde le silence» (p. 26). Pour ne pas comprendre, il reste à trouver une autre catégorie d'exclusion. Si ce n'est la race, la couleur ou la langue, alors ce sera l'orientation sexuelle: «Je ne me laisserai pas faire par un morveux, une espèce de fils à papa, un fifi peut-être, tiens, ça doit être ça, en effet» (p. 27).

Ainsi l'humour d'Andrée Maillet souligne que les problèmes sont beaucoup plus complexes qu'on le penserait. Le manichéisme est devenu inutilisable. Le dualisme est inefficace. Désormais, il faut penser. Malheureusement, là, il reste des

efforts à faire: «On a fait de la paresse intellectuelle la deuxième plus grande vertu, la troisième étant la chasteté, et la première, tu sais comme moi que c'est la soumission totale de la conscience à une conscience suprême qui n'est pas celle de Dieu» (p. 95). Parfois, l'on dirait que ce qui a été écrit, il y a maintenant plus de vingt ans, est toujours valide:

Consulte là-dessus nos quelques hommes prospères; demande-leur d'imiter selon leurs moyens les Carnegie, les Ford, les Rockefeller, par des bourses d'études, par des donations aux universités: tu te feras bien recevoir! (p. 97)

En effet, on sait bien, dans les diverses sociétés savantes, chez les rédacteurs en chef de revues, chez les chercheurs, que les programmes de *matching grants* n'ont pas le succès espéré. On sait que le privé, au Canada est bien moins intéressé qu'aux USA à financer, même à court terme, des projets qui n'ont pas des applications directes ou immédiates. Encore faudrait-il évidemment à ce sujet tenir compte de ce que démontre Henry Miller dans *Le Cauchemar climatisé* au sujet des USA. Littérature, humanités, arts sont des parents ultra-pauvres du nouveau partage des responsabilités économiques et culturelles.

Quand on considère d'autres passages qui concernent les écrivains, on se dit que, parfois, Maillet est d'une actualité remarquable et que l'oubli relatif qui l'a entourée peu de temps après la publication des *Lettres au surhomme* et du *Miroir de Salomé* serait peut-être dû à quelques vérités bien assénées:

Ce sont des lâches, des pauvres, pauvres types. Ils se laissent écarteler par un public bonasse qui veut être flatté et par les trois autres censeurs: la famille, le clergé, la politique. Ils se tissent leur propre prison. (p. 106)

Littérature et dissidence ne marchent pas forcément de concert! Ce lien social donc, qui n'est plus l'ordre monolithique d'une collectivité tentant constamment de se défendre, est redéfini tout au long des *Montréalais*.

Andrée Maillet nous parle de ce qui est à l'oeuvre dans le tissu social, de ses déchirures, de ses ouvertures, de ce mélange aussi de la foule de la rue Saint-Laurent, de tous ces «Néos» exotiques, «car autrement chercher et trouver une tête intéressante là-dedans c'est comme faire la chasse aux papillons rares» (p. 70). Il reste que, dans ce quotidien quelque peu terne, trop réglé par l'implicite de conventions imperceptibles ou inavouées mais omniprésentes (E.T.

Hall, *The Silent Language*) se profile un renouveau autour de gens qui, malgré tout, ne savent trop quoi faire de leurs énergies. C'est ce qu'on voit dans «Les Conspirateurs». Cinq Montréalais veulent faire un coup d'éclat mais n'aboutissent à rien d'autre qu'à n'être pas d'accord et à se donner rendez-vous à la même heure, une semaine plus tard. Walter Benjamin parlant des étudiants allemands trente ans avant Maillet ne constatait rien d'autre.

C'est enfin aussi un grand respect pour les êtres, dans l'écriture même, qui fonde l'unité de cet ouvrage. Les grands textes des *Montréalais* sont donc ceux qui analysent dans le détail les relations humaines et qui fouillent au-delà des visages anodins, une espèce d'aspiration au mieux, une sorte d'inconscient individuel, aux antipodes des automatismes publicitaires ou autres cultivés par les rapports professionnels et marchands. Ce sont des textes comme «La Mère et la fille», «L'Écoeuvrant», «Love me, love my dog» qui fournissent son souffle littéraire au recueil.

L'écriture demande des actes, elle est un acte aussi loin du bla, bla, bla des sectaires de «La Divine Euthymie» (p. 193) que du ronron marchand. L'intention et l'acte marchent de concert dans cet ouvrage qui reformule la trame sociale montréalaise et qui joue subtilement d'une autre logique, d'une autre sémantique. Ce n'est plus celle, dite masculine, de la confrontation. Un déplacement a eu lieu grâce à la présence d'une forme de dialogue intérieur, au sens bakhtinien du terme, grâce à une polémique interne très souple, que l'on retrouvera, mais développée, mais plus passionnée aussi, dans les deux volumes des *Lettres au surhomme*. □